

# LE NOUVEAU SAUVAGE DANS LA MODERNITÉ RÉFLEXIVE

JACQUES LOLIVE

DIRECTEUR DE RECHERCHE AU CNRS, SCIENCE POLITIQUE ET AMÉNAGEMENT, PACTE (UMR5194)

[jacques.lolive@ujf-grenoble.fr]

**RÉSUMÉ.** LA NATURE CONTEMPORAINE PEUT S'Étudier comme le produit d'une activité de composition qui associe les fonctionnements écologiques, sociaux, symboliques et esthétiques. Nous adopterons le terme de "sauvage" comme une perspective d'analyse pour penser cette nature à venir inquiétante, qui déborde les actions humaines. Dans cet article, nous analyserons deux facettes de ce "nouveau" sauvage. D'abord, les nouvelles naturalités : nous sommes devenus maîtres et possesseurs de la nature mais le produit de cette maîtrise, "la nature seconde", profondément transformée par l'action modernisatrice, échappe à notre contrôle. Comme le démontre l'exemple du Var en crue, les éléments de cette nature seconde sont des "hybrides sauvages" difficiles à maîtriser. Ensuite, les nouvelles subjectivités qui pourraient réincarner ces nouvelles naturalités : nous analyserons "l'ensauvagement" des chasseurs de palombes, qui témoigne de la capacité humaine de s'approprier un environnement biophysique pour en faire un petit monde sensible qui participe de la constitution du sujet. C'est dans la palombière, un bosquet aménagé truffé d'observatoires, de tranchées, de leurres, au milieu des champs de maïs de l'agriculture intensive que le paysan s'ensauvage, qu'il devient un chasseur capable de tuer des animaux sauvages. Pour conclure, nous ébaucherons quelques pistes pour intégrer ces deux manifestations d'un sauvage contemporain dans notre monde commun.

**P**our analyser la naturalité en mouvement, nous pensons qu'il convient de dépasser l'opposition, binaire et stéréotypée, entre, d'un côté, l'artificialisation (la fabrication de la nature considérée comme un artefact maîtrisable) et, de l'autre, le naturalisme qui fige la nature dans une définition essentialiste. Cette conception dualiste ignore la nature "en train de se faire", la nature inattendue qui se transforme sans cesse. Elle nous empêche de déchiffrer la nature contemporaine comme un hybride étrange, le produit d'une activité de composition politique qui associe les fonctionnements écologiques, sociaux, symboliques et esthétiques.

Nous adopterons le terme de "sauvage" comme une perspective d'analyse pour penser cette nature à venir inquiétante, qui déborde les actions humaines. Dans cet article, nous analyserons deux facettes de ce "nouveau" sauvage. D'abord, les nouvelles naturalités : nous sommes devenus maîtres et possesseurs de la nature mais le produit de cette maîtrise, "la nature seconde", profondément transformée par l'action modernisatrice, échappe à notre contrôle. Comme le démontre l'exemple du Var en crue, les éléments de cette nature seconde sont des "hybrides sauvages" difficiles à maîtriser. Ensuite, les nouvelles subjectivités qui pourraient réincarner ces nouvelles naturalités : nous analyserons "l'ensauvagement" des chas-

seurs de palombes. Pour conclure, nous ébaucherons quelques pistes pour intégrer ces deux manifestations d'un sauvage contemporain dans notre monde commun et imaginons quelle relation pourrait se tisser entre elles.

### **LES NOUVELLES NATURALITÉS : LE FLEUVE ARTIFICIALISÉ EN CRUE, UN HYBRIDE "SAUVAGE"**

Nous partirons d'une définition de la nature comme distribution légitime entre ce qui est humain et ce qui est "non-humain", caractéristique de la modernité occidentale, pour présenter les évolutions récentes dont elle a fait l'objet : ce que nous appellerons "le nouveau régime de naturalité", c'est-à-dire les nouveaux états de nature à l'ère de la modernité réflexive. Enfin nous présenterons un exemple de ces nouvelles naturalités, le fleuve artificialisé en crue.

#### **Définir la nature dans la constitution moderne**

Cette définition de la nature est proposée par un géographe, Michel Lussault : "*Chaque société construit ses états de nature qui assurent une partition, une distribution, et un régime de relations légitimes (acceptées par le plus grand nombre) entre l'humain et le non-humain*" (Lussault, 2003). La nature n'est pas un donné biophysique. Nous sommes toujours en présence des états de nature, des naturalités des différentes sociétés qui sont déjà le produit d'une saisie,

une préhension par les humains. "*La nature est une prédication : c'est le monde biophysique en tant qu'il concerne la société*" (Berque, 2000) et les différents collectifs humains. C'est pourquoi nous entourons l'expression "non-humain" de guillemets. Le régime de relations légitimes correspond à ce que Bruno Latour appelle une "constitution". Dans un de ses ouvrages, il avait proposé l'analyse de la "*constitution moderne*" (Latour, 1991). Elle permettait de garantir la coupure entre nature et société, d'unifier prématurément les existants ("la" Nature) et de favoriser le discours politique de la science. "*Le discours sur la Science n'entretient aucun rapport direct avec la vie des sciences. La Science c'est la politisation des sciences afin de rendre impuissante la vie politique ordinaire en faisant peser sur elle la menace d'une Nature indiscutable : elle légitime les politiques technocratiques et tous les recours à l'expertise pour fonder l'action politique.*"

Le fleuve Var, qui coule à l'ouest de la ville de Nice, illustre bien ce régime moderne de la naturalité. Le Var est un fleuve moderne, une réalité unitaire, objective, stabilisée et maîtrisable dans le monde cartésien des aménageurs et de l'expertise. Depuis un siècle et demi, le Var a été sans cesse approprié par les hommes : construction de digues de protection, pompes dans la nappe, extraction de granulats, exploitation hydroélectrique, construction de

grands équipements jusque dans le lit mineur. La conséquence des ces aménagements, c'est l'artificialisation du Var. Le fleuve moderne est un fleuve artificialisé qui absorbe (ou qui incorpore) toutes les redéfinitions suscitées par les aménagements. Le fleuve tressé qui se partageait entre une multitude de chenaux constamment remaniés laisse désormais place à un chenal unique et stabilisé. Le Var, qui s'écoulait autrefois dans une vallée large d'un kilomètre, se trouve désormais enserré dans un corset de 200 à 300 mètres de large en aval. Son embouchure a été endiguée, puis de plus en plus resserrée avec la construction de l'autoroute A8 et l'extension de l'aéroport en 1978 : au lieu d'un delta, le fleuve s'y rétrécit. Les extractions massives de graviers dans le lit mineur ont abaissé la ligne d'eau du fleuve et la nappe alluviale. Pour y remédier, des seuils sont été construits. Ces seuils ont redessiné la ligne d'eau du Var en la décomposant en biefs séparés par des chutes de l'ordre de cinq mètres. Comme les seuils sont proches les uns des autres, espacés tous les kilomètres, le profil en travers (la coupe longitudinale) de cours d'eau se présente en escalier. Ces aménagements ont efficacement régularisé la ligne d'eau du Var, qui a été relativement stable depuis 1980. Mais, la réduction des vitesses a également entraîné un remblaiement des fosses par des particules fines et favorisé le colmatage du lit du Var. Cette transformation physique du

lit a ainsi modifié les relations entre la nappe et la rivière.

Le fleuve Var parle le langage de l'expertise hydrologique. Le collectif de "nature" (c'est-à-dire la fabrication collective de la "nature") instauré par les différentes appropriations du fleuve est à son tour profondément reformaté par l'expertise hydrologique. Il s'inscrit désormais dans "une chaîne de référence" de type scientifique. C'est un réseau d'instruments (pluviomètres, stations de jaugeage pour mesurer le débit d'un cours d'eau) et de formalismes (formules et modélisations pluie-débit) qui produit à ses extrémités un sujet connaissant, l'hydrologue de la Sogreah (Société grenobloise d'aménagement hydraulique), et un objet connu, le Var, devenu une réalité objective "moderne". Le Var ne ressemble aucunement à la modélisation pluie-débit qui permet sa connaissance, mais la chaîne de référence qui les associe maintient, par une suite continue de transformations, un tout petit nombre de constantes concernant pour l'essentiel un rapport entre les précipitations et le débit du fleuve. Cette chaîne de référence associe les aménageurs, les urbanistes et les hydrologues. Elle fonctionne au service des aménagements modernes : les modélisations hydrologiques fondent les projets qui artificialiseront davantage le fleuve.

Le fleuve moderne est un hybride paradoxal. Le paradoxe réside dans la notion de réalité objective qui est

à la fois indépendant et instrumentalisée. Qu'est-ce qu'un objet ? Le terme, issu du latin scolastique *objectum*, désigne "ce qui possède une existence en soi indépendante de la connaissance ou de l'idée que les sujets pensants peuvent en avoir" (*Dictionnaire historique de la langue française*, Le Robert, 1992). L'objet se caractérise alors par des contours nets, des propriétés stables et une existence indépendante du monde social et politique. C'est pourquoi, dans la définition classique de l'objectivité, l'objet nous met d'accord par convergence des points de vue. Cependant l'étymologie fournit d'autres indications intéressantes : *objectum* signifie également "ce qui est placé devant ou jeté devant" (*idem*) ; le préverbe et préposition *ob* signifiant "devant, en devant de" mais aussi "en vue de". Du coup, la signification du terme s'enrichit d'une visée pragmatique et instrumentale. L'objet est "une chose de dimension limitée et destinée à un certain usage" (*idem*) ; les objets composent un monde défini par de strictes lois de causalité et d'efficacité, qui rend possible une philosophie de la maîtrise et de la possession. Ainsi le Var n'a cessé, de 1850 à nos jours, de faire l'objet d'appropriations et de modifications diverses. Les aménageurs ont développé un ensemble de technologies pour le rendre docile. Ils sont parvenus progressivement à "harnacher" le fleuve et leur maîtrise croissante les a conduits à faire "comme si" le fleuve

n'avait pas de réalité spécifique ni d'existence propre. Ce n'est plus qu'un simple moyen, un intermédiaire docile qui se prête à toute les visées humaines, devenant tour à tour une réserve de granulats, un support d'urbanisation, un grand collecteur à ciel ouvert, le cadre des projections aménagistes, etc.

Ce fleuve des modernes est le produit d'une fétichisation (au sens marxiste). Le régime moderne de la naturalité occulte la relation de préhension constitutive des éléments naturels. En d'autres termes, la réalité médiale du fleuve, cette préhension d'un donné biophysique par les humains, est gommée. Le milieu fluvial subit une abstraction fallacieuse qui le réduit en une série d'objets manipulables (ou simplement "construits par les acteurs"). L'artificialisation du Var, c'est-à-dire sa réduction à quelques prédicats (tels que, par exemple, "réserve de granulats") abstraits de leur milieu s'apparente à une telle fétichisation.

### **Les nouvelles naturalités de la modernité réflexive**

Les nouvelles naturalités correspondent à l'émergence d'un nouveau régime qui émerge et s'oppose à la constitution moderne. Il est soutenu par la "modernité réflexive" théorisée par des sociologues contemporains (Beck, Giddens et Lash, 1994) qui montrent que le triomphe du système industriel brouille les limites entre nature et société, jusqu'à l'internalisation de la nature au pro-

cessus industriel et à la civilisation. Nous sommes entrés dans une seconde modernité, réflexive, c'est-à-dire que l'essor des sciences et des techniques se poursuit, mais que ce processus ne peut plus être naïf. Il nous demande de nous interroger, tant au niveau individuel que collectif, sur ce que nous sommes en train de faire, d'expérimenter.

Une des caractéristiques essentielles de cette modernité réflexive, essentielle pour la compréhension de la nouvelle sauvagerie, c'est le fait que nous devons "*gérer les risques inhérents à notre maîtrise*" (Beck, 1994) – comme le montre la problématique cruciale du réchauffement climatique, par exemple. Nous sommes devenus maîtres et possesseurs de la nature, comme le prévoyait Descartes, mais le produit de cette maîtrise, "la nature seconde" profondément hybridée, transformée par l'action modernisatrice, nous échappe. C'est le diagnostic de Michel Serres : "*Nous commençons à dépendre nous-mêmes de choses qui dépendent des actes que nous entreprenons, suscités, déchaînés, en tout cas, nés de nos actions, comme une nouvelle nature... Victimes de nos victoires, nous devenons, en effet, les objets passifs de nos actions en tant que sujets*" (Serres, 2001, pp. 181-184). La modernité réflexive procède du succès de la modernité. En prétendant que nature et société sont deux domaines séparés, la constitution moderne a fait proliférer à grande échelle des

hybrides des mélanges inextricables d'éléments naturels et d'éléments sociaux : nuage de Tchernobyl, fleuve artificialisé, changement climatique. Ces hybrides sont une manifestation du sauvage dans la mesure où ils sont difficiles à maîtriser, comme l'illustre l'exemple de la crue du fleuve Var dont nous allons parler à présent.

### **Le fleuve artificialisé : un hybride difficilement contrôlable**

La crue spectaculaire du Var, le 5 novembre 1994, à Nice, provoque l'inondation de l'aéroport, de la cité administrative<sup>(1)</sup>, du marché d'intérêt national, du quartier de Nice-Ouest, la rupture de la voie sur berge d'accès à l'aéroport, etc. Par chance, l'accident culmine en soirée, il n'y a pas eu de victimes. Le débit de la crue a atteint les 3800 m<sup>3</sup>/s en aval du fleuve. Il a largement dépassé la limite de 3 000 m<sup>3</sup>/s que les experts attribuent à la crue millénaire dont la probabilité d'apparition est très faible.

Le fleuve artificialisé est si profondément transformé par l'action des aménageurs qu'il en est devenu méconnaissable et presque incontrôlable. Le fleuve ne fonctionne plus comme avant, les modèles de prévision des crues deviennent caducs. Nous sommes confrontés aux conséquences imprévues, non intentionnelles de nos actions (Soubeyran, 2000) qui nous reviennent sous la forme méconnaissable du risque. La notion de métamorphose fluviale illustre cette évolution.

Tout cours d'eau dispose d'une gamme assez large de variables de réponse, pour moduler sa morphologie en fonction des fluctuations des débits liquides et solides et des évolutions éventuelles des autres variables de contrôle. Parmi ces variables de réponse, on trouve notamment : la largeur du lit, la profondeur moyenne, la pente moyenne du lit, la sinuosité, etc. On dit alors que les rivières naturelles sont en équilibre dynamique ou en quasi-équilibre (selon l'échelle de temps choisie pour analyser ce phénomène) et qu'elles ajustent continuellement leur largeur, leur pente, leur sinuosité..., au gré des fluctuations à court terme des variables de contrôle. Ces fluctuations peuvent avoir différentes causes (climatiques, anthropiques, etc.). Ainsi, le fleuve réagit toujours aux perturbations anthropiques, et souvent de façon imprévue. Des aménagements successifs (endiguements, extractions, construction des seuils et des microcentrales, etc.) ont artificialisé le lit du Var, avec pour conséquences les réponses du fleuve dont nous avons déjà parlé (baisse de la nappe, chenalisation du lit, développement de la végétation, débordements en crue, enfoncement à l'aval, érosion, engrèvement des seuils amont, remontée du lit, risques d'inondation accrus).

Cette crue ouvre une situation où le risque d'inondation devient un arrière-plan permanent dans la vallée du Var. Le risque déstabilise l'expertise, il sape le cadre prédictible

et stable des aménagements : il ouvre un monde incertain et controversé. Le Var n'est plus la réalité objective, unitaire, stabilisée et maîtrisable du "fleuve moderne" que nous avons analysée dans la première partie. Il déborde les actions humaines de manière inattendue, parce qu'il est lui-même composé d'une multitude d'éléments actifs en interaction. La situation de risque révèle les nouvelles composantes de ce collectif Var qui le fragilisent : les transports solides dont les variations modifient la géométrie du fleuve, les bassins versants qui collectent et concentrent leurs événements<sup>(2)</sup> sur le fleuve, les aménagements passés auxquels le fleuve s'adapte en se transformant... Un public se constitue autour du souci

que cause cette réalité proliférante et mal contrôlée. Il se compose des riverains et de ceux qui sont affectés à des titres divers par les conséquences inattendues des actions des aménageurs. Les incertitudes sur le comportement de cette recomposition collective du Var, de ce "collectif Var", et les inquiétudes du public alimentent une controverse où les débats qui se croisent concernent l'aménagement des Alpes-Maritimes, la gestion de l'hydrosystème, le devenir de l'agriculture dans la vallée du Var, les exclus de la protection, etc.

Comment distinguer le Var du Var en crue, le fleuve moderne du "collectif risque" ? Comment distinguer la modalité d'existence "risquée" de la modalité objective ?



La crue du Var de septembre 1994

Nous partirons de la distinction entre “objet” et “chose”<sup>(3)</sup>. La crue de 1994 s’apparente à une dé-fétichisation : le fleuve n’est plus un objet, il redevient une chose. Autrement dit, la réalité objective, abstraite, du fleuve est réinsérée dans son milieu. C’est une re-concrétisation, mais elle est subie et non maîtrisée, donc “sauvage”. Nous avons précédemment défini l’identité paradoxale de l’objet, à la fois indépendant et instrumentalisé. Les objets composent un monde, défini par de strictes lois de causalité et d’efficacité, qui rend possible une philosophie de la maîtrise et de la possession. Il en va tout autrement de la “chose”. Le terme est issu du latin *causa* qui au contact de *res*, avec lequel il était souvent employé dans le langage juridique, a reçu le sens d’“affaire”, c’est-à-dire l’enjeu d’un procès ou le procès lui-même. Le premier sens attesté en français est celui de “réalité plus ou moins déterminée par un contexte” (*Dictionnaire historique de la langue française*, Le Robert, 1992). Les juristes nous précisent également que “lorsqu’elle apparaît [la res] dans cette fonction, ce n’est pas comme siège où s’exerce la maîtrise unilatérale d’un sujet [...]. Si la res est objet, elle l’est avant tout d’un débat ou d’un différend, objet commun qui oppose et réunit deux protagonistes à l’intérieur d’une même relation. Son objectivité est assurée par ce commun accord dont la controverse et le débat judiciaire sont le lieu d’origine” (Thomas, 1980,

p. 417-418). Il en va de même en allemand, puisque le terme de vieille langue germanique *thing* désigne l’assemblée réunie pour délibérer d’une affaire en question, d’un litige. Ainsi, la chose s’oppose à l’objet puisque cette objectivité singulière n’apparaît qu’avec un collectif, un groupe, qui la constitue à travers une controverse. Donc, les choses et les objets ne se distinguent pas par leur essence, mais par leur modalité d’existence : l’objet est une chose stabilisée, dont on peut négliger les conditions de fabrication et le tissu relationnel qui le socialise, mais cette stabilisation n’est que provisoire. Il suffit d’un événement, une crue de rivière par exemple, pour qu’émerge, en lieu et place du monde cartésien stabilisé par des objets maîtrisables, une réalité proliférante et mal contrôlée. La situation de risque se caractérise par l’entrée en scène (ou le retour) des choses récalcitrantes, et le déploiement, derrière elles, de collectifs instables, dont les éléments cohabitent difficilement et dont l’extension est imprévisible. En d’autres termes, pour reprendre la formule de la géographe Valérie November : “Le risque apparaît lors de la mise en danger d’un assemblage” (November, 2000).

Pour conclure cette première partie, nous sommes, comme le prévoyait Descartes, devenus maîtres et possesseurs de la nature, mais le produit de cette maîtrise, “la nature seconde” profondément hybridée, transformée par l’action moderni-

satrice, nous échappe. Comme le démontre les exemples du fleuve Var en crue ou du nuage de Tchernobyl, les éléments de cette nature seconde sont des hybrides sauvages, parce qu’ils sont difficiles à maîtriser. Ainsi, le sauvage se porte bien dans notre modernité tardive. C’est une caractéristique essentielle des nouveaux états de nature. Le changement climatique, devenu la manière contemporaine d’aborder la crise de l’environnement, en constitue sans doute l’aboutissement.

### LES NOUVELLES SUBJECTIVITÉS : L’ENSAUVAGEMENT DES CHASSEURS DE PALOMBES DU GERS

Après avoir présenté une première modalité de “sauvagerie” des socio-natures contemporaines, ancrée dans la causalité circulaire qui leur a donné naissance, nous allons à présent en présenter une seconde, l’ensauvagement. Nos réflexions s’appuient sur un petit travail de recherche mené en 2003 sur les chasseurs de palombes, les “paloumayres” du Sud-Ouest, avec un collègue politiste et économiste, Didier Taverne. Nous analyserons les modalités de fabrication d’un sujet étonnant, le chasseur sauvage (Hell, 1994), qui renoue des liens avec la forêt (“sauvage” vient de *salvaticus*, de *sylva*, la forêt) pour devenir le sauvage autorisé à tuer des animaux sauvages. Les entretiens avec un groupe de chasseurs de palombes de la commune d’Aignan, dans le Gers, nous ont

permis d'étudier cette co-production du sujet chasseur et des îlots de nature dite sauvage. C'est dans un bosquet aménagé truffé d'observatoires, de tranchées, de leurres, au milieu des champs de maïs semences de l'agriculture intensive, que le paysan s'ensauvage et qu'il devient chasseur.

L'ensauvagement, c'est la co-fabrication d'un espace sauvage qui constitue une sorte de matrice où s'effectue la gestation du "nouveau sauvage". Pour étudier ce phénomène, nous avons adopté deux perspectives complémentaires : la fabrication pragmatique d'un petit monde habitable, d'une part, et une perspective symbolique et cosmologique pour explorer la subjectivité du chasseur, d'autre part.

### **La fabrication pragmatique d'un petit monde habitable**

Les chasseurs de palombes témoignent de la capacité humaine de s'approprier un environnement biophysique pour en faire un petit monde sensible qui participe de la constitution du sujet. Fabriquer un monde est une opération complexe ; la première piste d'élucidation que nous suivrons concerne l'habiter. Fabriquer le monde, c'est l'habiter. Habiter le monde, c'est donc le partager entre un chez-soi et un extérieur ; c'est découper dans l'espace indifférent, un monde domestique, un lieu aménagé et approprié qui nous protège. Mon monde, c'est "l'endosphère", une sorte de "bulle"

(Sloterdijk, 2002) qui fonctionne comme un prolongement de moi-même et nous sert de camp de base pour explorer l'exosphère, le monde extérieur, incertain, inconnu, merveilleux et parfois hostile dans lequel je suis jeté. Ces territoires existentiels<sup>(4)</sup>, véritables localités protectrices, "îlotopies", permettent aux sujets de construire leur autonomie, c'est-à-dire de s'inscrire dans la totalité en préservant leur différence (Roux, 2002).

La deuxième piste pour explorer le monde, c'est la notion de dépassement. Comment penser la fabrication d'un monde ? Comment penser une fabrication sans maîtrise dont le produit nous dépasse ? Dans

la composition de son monde, le sujet incorpore des éléments (choses, paysages, animaux, humains, lieux) qui ont leur logique propre (plutôt, leur vie propre), qui le dépassent et sont rebelles et récalcitrants. La fabrication du monde est une tentative pragmatique qui peut échouer. L'homme configure son monde comme un projet, non pas un projet purement rationnel et cognitif, mais un projet baigné dans une tonalité affective et imaginaire : les chasseurs de palombes transforment l'existant, ils organisent un monde finalisé par leur projet prédateur dont la pièce maîtresse est la fabrication de palombières, de dispositifs de capture particulièrement sophistiqués. Les rédac-



**Les chasseurs de palombes dans le Gers**

teurs de la revue Palombe et tradition<sup>(5)</sup> nous informent : “*Le principe de cette chasse est immuable. Il s’agit, en manœuvrant des appeaux, d’attirer les vols de passage pour les faire se poser d’abord sur les arbres de la palombière et ensuite de faire descendre au sol les oiseaux pour les capturer vivants au filet*”. Un monde est ainsi défini comme une totalité d’objets instrumentaux, d’une part, et par la familiarité avec une totalité de significations, d’autre part (Dardel, 1990). Pour être réalisé, le projet de monde concerne ceux qui ont les mêmes attaches que le sujet. Il doit aussi intéresser des alliés (Latour, 1992) : concernés et alliés constitueront la matière humaine d’un espace communautaire, par exemple les “paloumayres” au cœur des espaces ruraux du Sud-Ouest. Comme tout projet, il peut échouer. Pour que le monde “prenne”, il faut produire du concret, une “concréscence” (Whitehead, 1995), un nouvel “être ensemble”, une co-évolution, une transformation conjointe du sujet et des composants essentiels du monde, un processus “d’entre-capture” : la palombe doit se poser sur la palombière, le chasseur doit “s’ensauvager” (Hell, 1994), devenir un homme “sauvage” qui aura le droit de capturer, de tuer et aussi l’habileté nécessaire... Ainsi, le monde produit dépasse et étonne. Il s’oppose au procédé, à la maîtrise, au dominé.

Cette relation intime du sujet avec son monde redéfinit la notion même de sujet. Le sujet n’est plus cet indi-

vidu délimité par son enveloppe corporelle qui s’oppose aux objets. C’est qu’il existe la part manquante : les sujets envisagés sous l’angle cosmologique portent et participent du monde. Notre être s’étend aux choses<sup>(6)</sup> qui nous concernent, par-delà notre limite corporelle. La saisie des choses par l’homme, la “prédication” (Berque, 2000) est sélective, partielle, finalisée, sensible et symbolique à la fois. C’est pourquoi, plutôt que de s’inscrire dans un anthroposystème, la prédication des choses ouvre un monde. L’ensauvagement constitue une forme de couplage d’un humain borné par son enveloppe corporelle avec son humanité élargie, son milieu. Il pointe l’unité d’un corps animal, celui du chasseur avec son corps médial, la palombière élargie.

#### **Vers une subjectivité cosmologique ?**

Pourquoi faut-il prolonger ces analyses d’un monde habitable par une perspective cosmologique ? C’est que le monde n’est pas qu’un, c’est un “*kosmos*”, de cet antique mot grec dont l’étymologie signifie à la fois ordre, monde et parure (Berque, 2004). Les liens qui rattachent les collectifs humains dont nous parlons avec leurs petits mondes ont un caractère multidimensionnel (sensoriel, sensible, imaginatif et signifiant, ce que nous qualifions d’“esthétique”, au sens d’*aisthesis* (perception par les sens)). Les attachements à la palombe ne sont pas uniquement physiques, ils font place au sensible,

au symbolique, voire au surréel. Pour connaître le monde des chasseurs de palombes, il faut en tracer “la constellation” : les “astres” visibles et les figures que ceux-ci composent (celle d’une palombe ?). Par exemple, considérer la palombe comme une chose, ce n’est pas analyser le comportement d’un oiseau, mais étudier les conséquences de la saisie humaine de cet animal. La palombe chose n’est pas un oiseau, c’est l’agrégation autour de cet oiseau : la palombière, l’homme sauvage, le droit de tuer, l’appeau, le repas en commun, la virilité, etc. Ainsi les “palombes” rassemblent le collectif des chasseurs. On ne comprendrait pas la forme palombe sans la relation d’amour des chasseurs avec les palombes et la liberté qu’ils acquièrent en les tuant. Pourquoi ces hommes prennent-ils leurs vacances au mois d’octobre pour capturer une cinquantaine d’oiseaux qu’ils trouveraient facilement dans les rayons surgelés des grandes surfaces en provenance directe de Grande-Bretagne ? Leur vie tourne autour d’elles : ils passent leurs week-ends à la palombière, ils réparent et préparent la palombière pendant les vacances, etc. C’est l’état d’esprit des “paloumayres”. Les palombes sont le sens de leur vie, ce autour de quoi tourne leur vie. Leur rôle est si important qu’il suffirait sans doute de suivre les palombes dans leur migration – et les menaces qui pèsent sur elles – pour connaître les limites du monde des chasseurs concernés, sa configuration (la col-

lection d'entités qui le constitue) et sa composition (l'articulation de ces entités). Les palombes seraient les "grands" de ce monde, dont elles tracent les relations. Elles sortent grandies pour une autre raison : elles circulent dans différents mondes pour devenir la palombe des chasseurs, celle des écologistes et celle des gourmands.

Cette capacité qu'a l'homme de se couler dans les choses qu'il saisit permet de mieux comprendre les subjectivités, les modes de subjectivation cosmopolitiques : l'efficacité productive du monde procède du brassage d'hétérogène. La subjectivité est décollée du sujet individuel. Il faut lui tracer une cartographie qui déborde les limites de l'individu<sup>(7)</sup>. Ainsi, pour fabriquer un chasseur de palombes, il ne suffit pas d'un homme ou d'une femme. Il faut également des palombes, un bosquet très aménagé situé sur un axe de passage favorable à la pose des palombes, des champs de céréales attractifs à l'entour, une communauté des "paloumayres", un monde rural encore structuré par l'activité agricole, "l'amour de la chasse" (qui ne touche que certains individus) et, enfin, des subventions européennes (qui donnent un coup de pouce). On n'est pas si loin des mythes de fondation africains. Pour fabriquer un enfant, il suffit d'un homme et d'une femme, mais pour fabriquer un enfant qui soit membre de la tribu *mandenka* du Sénégal, il faut également l'alliance renouvelée avec la

fécondité profuse des êtres de la brousse (Nathan, 1999). La subjectivité émerge du monde. Elle se dédouble presque tant elle est tirillée entre le proche et le lointain. Les configurations mondaines combinent la proximité, les attaches physiques, et le lointain, les attaches symboliques. Les sujets du proche et du lointain partagent une même capacité à la connaissance imaginative et à la représentation des affects impliqués dans la formation du monde commun. C'est sans doute une richesse dans la mesure où nous pensons possible de tracer les liens entre le monde sus-décrit (où les liens dépendent d'affections subjectives et de réseaux d'interconnaissance) et un monde où les capacités à se figurer et à se représenter l'avenir sous forme symbolique figurent comme un enjeu majeur.

Quels sont à présent les travers, les imperfections propres aux mondes microcosmiques que nous venons de définir ? Hannah Arendt a cerné les pathologies de l'idée avec sa notion d'idéologie, la logique d'une idée à laquelle la réalité est censée se plier (Arendt, 1951). Ce modèle permet de cerner les pathologies des petits mondes en redéfinissant la notion de "cosmologie" (Stengers, 1997) comme la logique d'un monde microcosmique à laquelle le monde commun est censé se plier<sup>(8)</sup>. Le microcosme protège une communauté du changement en stabilisant l'environnement ; il tend ainsi à l'immuniser contre l'événement, l'intrusion de

l'inattendu, la capacité de commencer (Sloterdijk, 2001). Ce faisant, les clôtures cosmologiques entretiennent et renforcent l'incommensurabilité entre nos mondes et l'impossibilité du consensus par échange d'arguments. L'ouverture des mondes singuliers ne va pas de soi. Les attaches à la nature et au proche (lieux, pays, etc.), ces attachements de proximité, soutiennent des implications personnelles fortes et leur mise en péril suscite une émotion intense. Il en résulte parfois une violence réactive qui sanctionne les atteintes au monde et aux relations avec lui. Une partie des excès du mouvement des chasseurs lui est peut-être imputable.

Malgré les apparences, cette modalité de naturalité appartient comme la précédente, l'hybride sauvage, à la modernité réflexive. Des agriculteurs pratiquant une agriculture intensive (maïs hybrides et maïs semence), pris dans des réseaux mondialisés, se ménagent un champ de subjectivation-naturalisation "à l'ancienne" ; mais, à y regarder de plus près, cette modalité de naturalité est elle aussi hybride : elle est "naturelle" parce que totalement artificielle.

### QUELQUES PISTES POUR UNE INTÉGRATION DU SAUVAGE DANS LE MONDE COMMUN

Nous venons d'analyser deux nouvelles facettes d'un sauvage contemporain : un exemple de nouvelle naturalité avec le fleuve artificialisé en crue, hybride sauvage car difficile

à contrôler, et un exemple de nouvelle subjectivité avec le chasseur de palombes, sujet ensauvagé qui se “naturalise” dans les bois. Comment intégrer dans notre monde commun ces deux manifestations du sauvage ? Nous ébaucherons quelques pistes.

### **Constituer le fleuve en partenaire cosmopolitique**

La crue de novembre 1994 rappelle la présence dans l'agglomération niçoise d'un fleuve dont le régime climatique montagnard et méditerranéen présente de sérieux risques pour l'urbanisation. Le fleuve Var avait été externalisé dans l'aménagement urbain de Nice. Il se manifeste à la faveur de la crue et “exige” d'être pris en considération. Comment internaliser ces hybrides sauvages, ces “produits dérivés” de notre modernité ? L'internalisation des éléments de la “nature seconde” n'est pas seulement une question économique et politique, elle pourrait comporter une dimension quasi éthique. La prise en compte de ces entités environnementales exprime une exigence : il ne faut ne plus les traiter uniquement comme des moyens. Ainsi, l'histoire du Var est assez significative d'une éviction du milieu naturel hors de la ville où la gestion d'un fleuve est considérée comme une ressource corvéable ou une contrainte à contourner. Les entités environnementales ne peuvent plus être évacuées du monde commun, elles “réclament” donc des politiques spécifiques, des “politiques

écocentrées” qui ne soient plus de simples politiques d'accompagnement des politiques équipementières structurantes. Les cosmopolitiques repensées par Isabelle Stengers (1997) et Bruno Latour (1999) s'appuient sur ce constat pour ouvrir la politique aux “non-humains”, c'est-à-dire à tous ceux qui constituent l'humanité élargie, afin d'intégrer la question environnementale contemporaine.

Le fleuve artificiel n'est pas totalement maîtrisable, mais il peut devenir le “partenaire” d'une cosmopolitique tant il est tissé d'humanité, profondément transformé par les projets humains et leurs conséquences imprévues, par les relations de riveraineté, les désirs et les craintes des habitants. Trois pistes se dessinent pour ce partenariat : (1) décrire plus finement le fleuve (registre observation-mesure) ; (2) agir avec le fleuve (registre partenarial) ; (3) vivre avec le fleuve (registre culturel).

La première piste consiste en une approche interdisciplinaire articulant sciences humaines et sociales et hydrosociences, par exemple morphologie fluviale et sociologie pragmatiste, pour une meilleure description du fleuve. La seconde piste consiste en une logique d'action précautionneuse. Elle parviendrait, nous semble-t-il, à restituer la logique comportementale d'un hybride sauvage comme le Var. Elle permettrait de prendre en compte cette dimension du fleuve redevenu “le sauvage aux portes de la cité”, d'une part, et du fait que nous sommes pris dans

une causalité circulaire, puisque nos actions nous reviendront amplifiées métamorphosées par l'effet de ce fleuve, d'autre part. La troisième piste consiste à utiliser le savoir-faire des artistes pour concevoir des dispositifs esthétiques qui restituent les attaches sensorielles, sensibles, imaginatives et signifiantes des habitants avec le fleuve. C'est cette piste que nous voudrions détailler à présent.

### **Restituer les attaches habitantes**

Comment (re)penser des méthodes qui mettent en forme la parole habitante, qui rendent plus appréhendable et légitime l'expression du sensible, qui incitent les habitants à s'exprimer au nom de la collectivité et non plus à titre individuel ? Cette démarche est nécessairement expérimentale. Dans le cadre d'une recherche sur la basse vallée du Var, nous avons expérimenté deux méthodes de ce type, les ateliers d'écriture et les ateliers “photographie aérienne”. Nous nous limitons ici à donner quelques indications générales sur ce travail en cours.

L'atelier d'écriture s'adresse à tous types de public ; il est un cadre, un outil pour déclencher l'écriture et trouver un espace d'expression. Les quatre séances organisées par Martin Guillé, animateur d'ateliers d'écriture, nous ont permis de recueillir un matériau riche et complexe composé des récits de trente-neuf participants. Leur exploitation a permis de dégager une typologie des façons d'habiter la basse vallée du Var. Cette

typologie se caractérise par le poids de la composante imaginaire et sensible de l’habiter. Certains récits sont marqués par la poésie, le merveilleux, le surréel, tandis que d’autres témoignent d’une immersion polysensorielle de l’habitant et expriment une forte sensualité corporelle. La typologie témoigne également de l’importance prise par le risque d’inondation dans les modes d’habiter. Parfois, le récit de l’habitant exprime même une réticence à vivre dans cet environnement dangereux et contraignant. Pour d’autres participants, la basse vallée du Var est un territoire sans qualités ou, du moins, ce n’est pas un territoire attachant dont les qualités, les attraits se révéleraient d’emblée. Plusieurs récits témoignent d’une réelle difficulté à habiter un territoire aussi banalisé et fonctionnel. La difficulté d’appropriation s’exprime notamment par l’insuffisance des pratiques récréatives, associée au manque d’équipements de loisirs dans la basse vallée du Var. Les loisirs des habitants se pratiquent donc ailleurs : à Nice, pour les loisirs culturels, tandis que les loisirs de nature s’exercent dans la moyenne et haute vallée du Var, c’est-à-dire dans l’arrière-pays ou dans la montagne.

L’atelier “photographie aérienne” est un dispositif d’enquête participative de type “carte de Gulliver”<sup>(9)</sup> permettant de recueillir la parole habitante dans des conditions différentes de l’enquête classique par questionnaire. Il s’appuie sur une



Enquête de type “carte de Gulliver”

grande photographie aérienne de la basse vallée du Var, de huit mètres sur trois (reproduction à grande échelle 1/3000), plastifiée, qui est déposée au sol.

Les participants sont invités à déposer des Post-it (ou à tracer à la craie des indications) sur la photo aérienne pour exprimer leurs réactions et leurs commentaires autour de trois questions principales : quels sont les lieux de la basse vallée du Var qu’ils apprécient ? quelles sont les transformations actuelles de la basse vallée du Var ? pensent-ils que le fleuve est dangereux ? L’exploitation des quatre-vingt entretiens recueillis nous a fourni des nombreuses informations sur la perception des habitants. Nous avons recueilli notamment des informations sur les mémoires du risque permettant de distinguer ceux qui ont entendu parler de l’inondation du Var de 1994 et ceux qui l’ont vécu réellement. Chez les habitants exposés, elle a mis en évidence des postures de déni du risque et de vigilance (une attention aux phénomènes à bas bruit). Elle a

révélé une mémoire élargie (qui ne se limite pas au visuel) de l’expérience vécue de l’inondation qui permet de restituer son ambiance si particulière. Par ailleurs, les “cartes de Gulliver” confirment une des informations des ateliers d’écriture : pour la majorité des participants, la basse vallée du Var ne constitue souvent qu’un territoire fonctionnel, lieu de passage ou zone commerciale. C’est un lieu de passage, un axe de communication pour aller de Nice vers le haut pays, vers les montagnes. C’est également un ensemble de zones commerciales (Carrefour, Métro, Leroy-Merlin...). Dans ces conditions, la basse vallée du Var n’est qu’une voie de communication sans autres déterminations. Par une sorte d’effet tunnel, elle apparaît comme un territoire sans qualités. Ce territoire sans qualités singulières, sans attaches fortes, est disponible pour les transformations à venir. Comme l’indique un des participants qui travaille à la Métropole Nice-Côte d’Azur : “*Le Var était une friche qui a été rattra-*

*pée par l'urbanisation... La basse vallée du Var, c'est notre terrain de jeu. C'est le devenir de Nice*". Un grand projet d'aménagement de la basse plaine du Var, considéré comme structurant pour la métropole, est en cours à travers la mise en place d'une opération d'intérêt national (OIN) qualifiant désormais cet espace d'"éco-vallée".

Cependant, il semble que les aménageurs aient une connaissance insuffisante des attentes des habitants, qu'ils confondent avec les usagers ou les représentants associatifs. Ils méconnaissent la diversité des modes d'habiter et particulièrement les dimensions sensibles, imaginaires et esthétiques des relations que les habitants entretiennent avec leurs territoires de proximité. Ils manquent de critères pour apprécier les préjudices symboliques subis lors de la mise en œuvre d'un grand aménagement. Ainsi, les projets d'aménagement privilégient la fonctionnalité sur toute autre considération, renforçant la banalisation de la plaine du Var, au grand dam des participants à nos ateliers dont beaucoup la jugent peu habitable, car sans qualités ni attaches. L'expérimentation des ateliers d'écritures et des "cartes de Gulliver" tentée dans le cadre de cette recherche démontre ainsi la nécessité d'utiliser des méthodologies novatrices pour analyser les dimensions sensibles, imaginaires et esthétiques des relations que les habitants entretiennent avec leurs territoires de proximité. Les informations

recueillies permettront de critiquer des perspectives trop fonctionnalistes qui contrarient l'appropriation du territoire par ses habitants et de sensibiliser les aménageurs à l'importance du symbolique dans les projets.

### **Politiser les subjectivités cosmologiques**

Ces premières analyses permettent aussi de mettre en évidence certains enjeux politiques spécifiques qu'il faudra satisfaire pour parvenir à une politisation des subjectivités cosmologiques – c'est-à-dire des humains couplés avec leur microcosme – qui soit démocratique.

D'abord, un enjeu concernant les aménageurs. Ils doivent renouveler les analyses des logiques habitantes et riveraines pour saisir l'importance des connexions que les sujets établissent avec leurs petits mondes, en d'autres termes leurs territoires existentiels, afin de désamorcer le risque de violences de la part des habitants, notamment ruraux, auxquels on applique sans précaution le modèle de l'aménagement rationnel moderniste qui externalise à la fois l'environnement (sur le versant aménageur) et les producteurs d'écosystème comme les paysans (sur le versant écologiste).

Ensuite, un enjeu concernant les politiques de durabilité. La perspective cosmopolitique nous conduit à ne plus penser le sujet comme séparé des processus organiques et des rythmes du monde naturel. Elle permet ainsi de réactiver une conception

sensible de l'écologie qui exprime un engagement corporel imaginatif et participatif avec la nature. Faire ainsi l'apprentissage et l'expérience de notre insertion dans un environnement local avec nos capacités d'action et d'implication favorise l'implication des habitants dans les politiques de durabilité. Il est urgent, en effet, de développer des structures consacrées à l'éducation environnementale s'appuyant sur la compréhension multiscalaire de l'environnement (niveaux local, bio-régional et écosystémique global).

Enfin, un enjeu proprement cosmopolitique. Quels sont les arguments qui légitiment la "cosmodiversité", et donc le fait que ces mondes singuliers soient dignes d'être sauvegardés ? Chaque monde singulier peut être comparés à une "serre anthropique" (Sloterdijk, 2005), dans laquelle on cultive des sujets humains originaux. Ainsi, dans les palombières du Gers, on cultive un étrange sujet humain, le chasseur de palombes avec ses émotions, sa sauvagerie et sa cosmologie qui échappe à la justification. Pourtant, à notre avis, deux arguments militent en faveur de sa sauvegarde. Le premier est d'ordre esthétique : le chasseur de palombes témoigne de la diversité des sujets, d'une réalité humaine riche et bigarrée. Le second, plus politique, est que la "durabilité" des chasseurs repose sur la "durabilité" des palombes. Les cosmopolitiques appellent ainsi des valeurs de soin, d'attention et de prudence. Elles

favoriseraient un retour de l'humanisme, mais d'un certain humanisme qui est plus esthétique, plus topocentrique qu'anthropocentrique.

Les deux modalités du sauvage que nous venons d'étudier témoignent d'un même enjeu, celui de la "recosmisation" (Berque, 2008). Comment concevoir un lien cosmologique entre l'ordre abstrait de l'univers physique et l'ordre concret des choses de la vie humaine ? La réflexion sur le nouveau sauvage redéfinit cette notion de "recosmisation" comme le désir d'un monde commun façonné par l'esthétique et l'habiter. ■

## NOTES

(1) La crue envahit la cité administrative, et notamment le centre de lutte contre les inondations dont le matériel informatique est endommagé.

(2) Ainsi, les incendies de forêt de l'été 1994 ont dénudé les collines du bassin versant de l'Estéron et favorisé le ruissellement rapide des précipitations de l'automne. C'est un des facteurs ayant aggravé la crue de novembre 1994.

(3) Cf., par exemple, les articles "Chose" et "Objet" dans le *Dictionnaire historique de la langue française* (Rey, 1992). Elle a été reprise par quelques philosophes, aux premiers rangs desquels Martin Heidegger, qui analyse "l'objet-outil" (Heidegger, 1986) et la "chose" (Heidegger, 1958). Plus récemment, on trouve Michel Serres (Serres, 1989, 2001) et Bruno Latour (Latour, 1999). Concernant les analyses juridiques de la chose, cf. Yann

Thomas (Thomas, 1980) cité par Bruno Latour (Latour, 1999). Nous reprenons dans l'article ces analyses étonnamment convergentes.

(4) Différents auteurs, notamment des géographes (Vincent Berdoulay, Augustin Berque, Nicholas Entrikin, Michel Roux, Serge Schmitz, etc.) étudient des phénomènes de ce type, qu'ils désignent sous des noms variés : lieux, écoumènes, clairières, mondes, sphères, environnements pertinents, sociotopies, etc. Les notions de lieu et de milieu humain, en particulier, permettent des analyses très voisines de celles que nous mobilisons, Didier Taveme et nous-même (Berdoulay et Entrikin, 1998 ; Berque, 2000).

(5) [<http://www.palombe.com/shop/Palombe-Tradition-N-16-AUTOMNE-2007.html?article=PT16>].

(6) Sur la distinction entre objet et chose, cf. *supra*, note 3.

(7) D'après Félix Guattari cité par Nicolas Boumjaud (2001).

(8) La comparaison avec la notion d'Arendt s'arrête là, car les mouvements totalitaires ont jeté leur dévolu sur les idéologies au xxe siècle. Mais il n'y a aucune fatalité de ce type concernant les cosmologies.

(9) Ainsi nommées parce que les participants marchent sur une représentation "à grande échelle" de leurs territoires, tel Gulliver semblant un géant sur l'île de Lilliput.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Hannah ARENDT, *Les Origines du totalitarisme*, tome 3, Seuil, 1951.

Ulrich BECK, Antony GIDDENS et Scott LASH, *Reflexive Modernization. Politics, Tradition and Aesthetics in the Modern Social Order*, Polity Press, 1994.

Vincent BERDOULAY et J. Nicholas ENTRIKIN, "Lieu et sujet : perspectives théoriques", *L'Espace géographique*, n° 2, 1998.

Augustin BERQUE, *Écoumène : introduction à l'étude des milieux humains*, Belin, 2000.

Augustin BERQUE, "Ce qui fonde l'éthique environnementale", *Diogenès*, n° 207, 2004.

Augustin BERQUE, "De Terre en Monde. La poétique de l'écoumène", dans Augustin BERQUE, Alessia DE BIASE et Philippe BONNIN (dir.), *L'Habiter dans sa poétique première. Actes du colloque de Cerisy-la-Salle*, édition Donner Lieu, 2008.

Nicolas BOURRIAUD, *Esthétique relationnelle*, Les Presses du réel, 2001.

Éric DARDEL, *L'Homme et la Terre. Nature de la réalité géographique*, réédition avec commentaires de Pierre Pinchemel et Jean-Marc Besse, Paris, CTHS, 1990 (1<sup>re</sup> édition 1952).

Martin HEIDEGGER, *Être et Temps*, coll. "Bibliothèque de philosophie", Gallimard, 1986 (1<sup>re</sup> édition, 1927).

Martin HEIDEGGER, "La chose", *Essais et conférences*, Gallimard, 1958.

Bertrand HELL, *Le Sang noir. Chasse et mythe du sauvage en Europe*, Flammarion, 1994.

Bruno LATOUR, *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, La Découverte, 1991.

Bruno LATOUR, *Aramis, ou l'amour des techniques*, La Découverte, 1992.

**Bruno LATOUR**, *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie*, La Découverte, 1999.

**Michel LUSSAULT**, "Nature", *EspacesTemps.net* (rubrique Livres), 2003  
[<http://www.espacestems.net/articles/l'usage-nature>].

**Tobie NATHAN**, "La fabrication culturelle des humains", 1999  
[<http://www.ethnopsychiatrie.net/fabr.htm>].

**Valérie NOVEMBER**, *Les Territoires du risque le risque comme objet de réflexion géographique*, thèse de géographie, Faculté des sciences économiques et sociales, Université de Genève, 2000.

**Alain REY** (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française*, éd. Le Robert, 1992.

**Michel ROUX**, *Inventer un nouvel art d'habiter. Le ré-enchantement de l'espace*, L'Harmattan, 2002.

**Michel SERRES**, *Statues. Le Second livre des fondations*, coll. "Champs", Flammarion, 1989.

**Michel SERRES**, *Hominescence*, Le Pommier, 2001.

**Peter SLOTERDIJK**, "Finitude et ouverture, vers une éthique de l'espace", dans Yves MICHAUD (dir.), *Qu'est-ce que la culture ?* (Université de tous les savoirs, vol. 6), Odile Jacob, 2001.

**Peter SLOTERDIJK**, *Bulles. Sphères I*, Pauvert, 2002.

**Peter SLOTERDIJK**, *Écumes. Sphères III*, Maren Sell Éditeurs, 2005.

**Olivier SOUBEYRAN**, "Définir les politiques. L'étude d'impact, de l'aménagement à l'environnement", dans Didier RENARD, Jacques CAILLOSSE et Denys de BECHILLON (dir.), *L'Analyse des politiques publiques aux prises avec le droit*, LGDJ, 2000.

**Isabelle STENGERS**, *Cosmopolitiques, 7 : pour en finir avec la tolérance*, La Découverte, 1997.

**Yann THOMAS**, "Res, chose et patrimoine. Note sur le rapport sujet-objet en droit romain", dans *Archives de la philosophie du droit*, 1980.

**Alfred North WHITEHEAD**, *Procès et Réalité. Essai de cosmologie* (traduction de Daniel Charles, Maurice Elie, Michels Fuchs, Jean-Luc Gautero, Dominique Janicaud, Robert Sasso et Arnaud Villani), coll. "NRF", Gallimard 1995 (1<sup>re</sup> édition 1929).